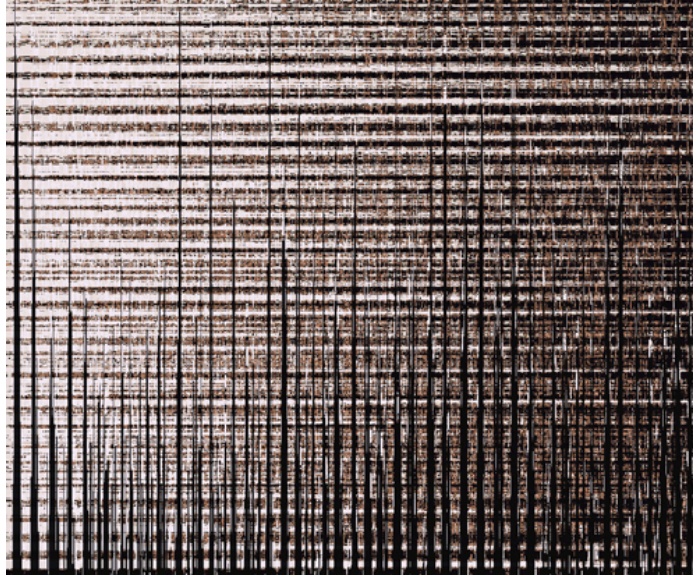


UNE EXPÉRIENCE D'ÉCRITURE

Écrire : tracer des signes graphiques qui représentent un langage.



Descendre à travers sa propre gorge, là où la lumière ne parvient pas, entre la rate et le foie, jusqu'aux bas-fonds, entre les organes, jusqu'à la base, au lieu sombre où seules les étincelles, miraculeuses d'intensité se mélangent et s'explodent débordées d'impossible sont la lumière. Chaque fois nous échappe - un toujours. Il n'y a pas lieu d'avoir peur seulement la nécessité de s'ébrouer de trembler son corps de disloquer ses membres de décoller sa peau - reprendre possession nécessite le courage et la force de l'affrontement le plus dur envers soi-même -

Remettre en ordre, ramasser à même la terre, élever et porter ce qui n'existera jamais qu'en creux. Lambeaux de mots. Redire encore ce qui vient et disparaît aussitôt.

Ecrire quand il fait gris ou nuit pour qu'il y ait de la place, de l'espace. Il ne faut pas d'encombrement pour qu'un vol de corneilles, les cris d'un vol de corneilles puissent tracer au-dedans de soi. Le gris comme fond idéal pour chaque couleur, comme support pour chaque totem, pour chaque dialogue.

Creuser l'expérience de l'écriture en train de se faire nécessite de faire un trou dans la terre avec ses mains, de mettre son corps à contribution, c'est lui dans sa totalité éclaté qui réalise le geste. *Chaque* est le mot qui désigne. Il n'y a pas d'autre chemin. C'est la nuit que l'on se met en route, que l'on s'articule, que la forme naît dans cet effroyable désordre d'un futur intérieur.

Impossible est le maître mot de ce qui doit être fait - sans maîtrise. Tel est le processus. Sans désir fou de ce que l'on n'atteindra jamais rien ne vient. S'attarder plus encore, s'enfermer avec les mots, observer l'infinie démultiplication. Etre passive devant leurs tournoiements, leurs virevoltes. Ce sont des oiseaux - le seul animal que j'envie vraiment - Il va falloir cueillir, choisir. Je ne sais pas, peut être attendre qu'ils se posent sur moi comme sur des branches nues.

Je feule à pas feutrés dans mon brouhaha comme dans une jungle où les verts se targuent d'être la seule couleur possible et n'en finissent plus de s'élever, de s'enrouler de branche en membre, comme un collier, une couronne parfois. Vert monde vrai. Vivre de mon art. Vivre il s'agit de cela comme si je ne pouvais rien y faire. Laisser faire, laisser venir et s'y tenir. Assise. Se tenir entre cueillir et peindre une trace rouge, la couleur est la même, le fruit sera rouge aussi. De toute façon je devrai toujours *revenir là où je ne suis jamais allée*. Avec le poète j'aimerais me promener. Ce serait comme un cadeau, un régal de l'écouter dire ce qu'il voit des choses que nous voyons ensemble ou séparément, ce n'est pas important. Comme un grand père qui ouvre les yeux de sa petite fille parce qu'il a sa main dans la sienne. Toucher pour être émue, mue, déplacée par ce qui touche. La violence n'est pas nécessaire si la promenade est indispensable. Le corps doit prendre l'entièreté de sa part. Je ne le dis que de mon lieu, d'autres n'en ont pas, ils ne s'assoient pas alors ils ne pensent pas qu'ils pourraient mettre la tête en bas. Se retourner. Dans l'autre sens. Il n'y a jamais qu'un seul sens, peut être uniquement des pluriels et la parole de naître à celle qui la reçoit qui en est l'hôte et dont le corps en retour. . . l'hôte c'est féminin dans son principe.

Ne te lève pas, croise tes jambes, noue tes membres pour résister, désobéir, désapprendre ce que tu n'as pas appris. Une voix me tutoie, j'obéis, je reste et je continue. Je frotte mes mains l'une contre l'autre, elles sont froides mais c'est plutôt comme pour faire semblant de les réchauffer, comme pour tromper un adversaire inconnu, gagner du temps. Passer ma main dans mes

cheveux, les remettre en arrière pour découvrir mon front mon visage. En face de moi la feuille noircie de l'écriture d'un soi. Ne rien octroyer à la fluidité si je suis sans apriori contre la dureté. Un mot est lancé s'en suit un jet de cailloux sur l'eau en mots concentriques se chevauchent. Magie de la langue.

Ecrire. Il n'en suffit pas de la tête. Tout est là, tout charge à la fois. Taureau noir de combat. Nécessaire le bout des doigts froids, l'odeur du tabac froid. La musique intérieure est rythme, elle appelle, elle toise, se dispose, je peux même croiser quelques secondes les bras, la voix s'impatiente à travers mes gestes, mon buste s'avance plus près, puis recule. Je fais craquer mon cou.

Dehors c'est la couleur d'aujourd'hui. Gris. Une neutralité qui force l'engagement. Sur. Tout s'y détache si bien, s'y détoure en aplat dans un calme de cimetière. Surtout le vert de l'herbe d'un cimetière anglais quand les feuilles tapissent ce chant de croix abandonnées au mystère. Le détachement est la condition de la venue. Laisser partir. La brisure laisse passer le vent ou la vue. De là on entendra de toute façon mieux. J' aime détacher, décoller ce qui est collé. L'enduit sur les vieilles pierres, la tapisserie, la peau après un coup de soleil. Arracher par petit bout du bout des ongles celle de mes lèvres gercées, par compulsion, par accident jusqu'au sang exactement à l'inverse - ou exactement comme - mon dilettantisme. Si je n'ai pas encore mené le combat il viendra. Je me suis échappée, je me suis cachée, jetée dans les fossés, j'ai marché la nuit au bord des plus petites routes, dormi dans la cabane au fond du jardin, juste révoltée jusque dans les

croutes toujours ré arrachées comme une vanité à chaque genou.
Je me suis ... c'est une poursuite.

Evidemment il faut sauter si l'on veut que quelque chose tienne de soi ou du monde. Se pencher en avant mais aussi en arrière. Basculer dans l'herbe. Roulade avant roulade arrière jambes par-dessus la tête. Avec de l'élan on retombe sur ses pieds. Quand on est enfant c'est facile, plus tard si l'on n'y prend garde la colonne vertébrale se rigidifie, se referme. Faire circuler l'air, couler le souffle, créer un blanc pour maintenir les écarts, ré espacer l'ossature, chaque articulation, chaque jointure, chaque attache, chaque morceau de chair. Séparer pour unifier. C'est le vide qui accorde.

Dire "je" serai prendre la parole contre l'impossibilité de parler si on m'interroge. Ce qui me vient à l'esprit c'est la peur d'un interrogatoire. Me faire dire un secret, illégal et dangereux au risque de mon enfermement. Mais ils ne m'ont jamais attrapée. Vide. Je ne sais plus rien, réellement rien. Il faut tout oublier. La parole n'est de toute façon jamais donnée. Au mieux accueillie. Un mot est lancé. Un autre vient s'accoler- il y a de l'étreinte du corps à corps - puis s'impose s'il sonne et fait sonner. Il s'enchaîne pour que ce soit beau pour que ça parle et si cela scintille, si les facettes se répondent dans un imperceptible mouvement d'éclats de différence alors c'est vivant. L'enchaînement c'est le drame de la parole, sa tragédie, son théâtre. Chaque signe est pris fermement, ceint dans un mot comme chaque mot est couronné au cœur de la phrase elle-même et emportée par le flux de la parole. Il y a des rois et des reines. Que se disent-ils ? Qu'à cet

instant ils ne peuvent être ailleurs que cette présence est indiscutable et pourtant injuste, qu'ils sont invincibles, meurtriers et ouverts, déchirés plus qu'en deux. Entrer dans leur intérieur c'est pénétrer l'intime. Il y a de la violence et de la douceur à la fois, je veux dire dans l'intime pas dans la pénétration.

Ecrire oblige à regarder par la fenêtre. On n'écrit pas dans le noir on écrit du noir et même si la fenêtre est intérieure elle reste une brèche dans un mur. Cadre et ouverture en même temps que la délimitation de son propre territoire. Là est un bord, un seuil essentiel, vital pour le regard. Entre ! intérieur et extérieur, de l'un à l'autre l'espace ne peut être franchi que par une enjambée, parfois un saut, tout du moins faut-il se pencher pour voir au risque de basculer pour tout voir. Si c'est une question de courage la langue dit que c'est la pensée du cœur et pour en avoir il ne faut assurément pas couper le corps de l'esprit. L'esprit du corps. En avoir pour monter là haut sur les cimes où c'est sûr il y aura des batailles, des affrontements. Au sommet ou sur un autre fil. Les grandes hauteurs impliquent une mise en équilibre. Soudain dans la tension du vertige apparaît l'inéluctable péril. Une apparition dans toute sa plastique de lumière, de dorure, de brillance, le vide de la théâtralité. Ce qui apparaît dans un défi à la pesanteur, c'est ma propre mort.

Il faudra en tout cas lever les yeux pour le voir aller. D'un côté à l'autre, d'un côté et de l'autre, sillonner son monde. Mais pas de droite voie, de fil conducteur, seul les courts-circuits font des étincelles, comme ces minuscules raccourcis coupent les allées bien dessinées des jardins publics, piétinent l'herbe, finissent par

l'arracher et créent de nouveaux sentiers. Un chemin à côté du chemin.

Nuit blanche à dévaler ma pente, remonter glisser remonter, regarder les célestes, voir tout fuir furtif fugitif, à peine un petit souffle entre la langue et les lèvres "pffft" et le vide reprend sa place toute la place. L'espace. Car il n'y a pas de lieu. A peine effleuré, subjuguée, que le fracas du départ se fait entendre. Il faut pourtant que m'y tienne. Se tenir dans cette impossibilité même, entre la stance et la stèle.

MARIE CLAUZADE

2013